L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 20 NOVEMBRE 1890. 64me Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

Dufour & Bonnet,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., a Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
JEUDI, 20 NOVEMBRE 1890.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

Une école de l'industrie sucrière en Louisiane.

Qui veut la fin, veut les moyens. Si la Louisiane tient à maintenir en honneur, chez elle, l'industrie sucrière, elle ne doit rien épargner pour en développer le culte dans les esprits, pour lui assurer le progrès et le succès, pour en propager les secrets dans la jeunesse, au moyen de l'enseignement, public ou privé. Il n'est pas de profession digne de ce nom—surtout celles qui supposent, chez les hommes qui l'exercent, une certaine culture scientifique—qui n'ait ses écoles spéciales, son apprentissage, son stage. C'est ainsi que, dans le Nord, nous voyons s'élever de grands établissements—colléges, instituts, universités—créés dans le but de former des ingénieurs, des chefs d'ateliers, des hommes capables de diriger des manufactures, des usines. Les uns se font une spécialité de la mécanique; ceux-là, de la chimie. Non seulement, ils obtiennent des emplois honorables et lucratifs, mais ils rendent de grands services au pays; ils contribuent puissamment à y grandir, à y propager les différentes industries qui font la force et la gloire de l'Union, et c'est à eux, incontestablement, que nos fabriques, en tous genres, doivent de pouvoir aujourd'hui lutter, sur le pied d'égalité, quelquefois, avec un avantage marqué, contre la concurrence de l'industrie étrangère.

Or, il n'est pas au monde, de manufacture qui demande plus d'études spéciales que celle du sucre. Les savants de l'Europe y ont, depuis le commencement de ce siècle, consacré tout ce qu'ils avaient de savoir, d'esprit inventif. Que l'industrie s'exerce sur la canne ou sur la betterave, ce sont toujours les mêmes problèmes qui s'agitent: le perfectionnement des cultures, au point de vue du rendement de la matière première; le perfectionnement de la fabrication, au point de vue des rendements de l'extraction de la matière saccharine. Pour y parvenir, on est obligé d'avoir recours à toutes les ressources de la mécanique et de la chimie—sans qui il vaudrait mieux, immédiatement, abandonner la partie, certain, d'avance, que l'on sera infailliblement et atrocement battu par ceux qui auront su suivre la grande et sure voie de la science.

C'est ce qu'ont admirablement compris ceux qui ne voulait à la culture de notre grande industrie. Ils ont eu l'idée de créer une école de la fabrication sucrière (sugar school) et—ce qui donne encore plus de prix à leur conception—cette école devait attenante à la station d'expérimentation du Parc Audubon. Les planteurs, les négociants, qui ont eu l'honneur d'inaugurer cette station, se sont constitués en Société dite "Louisiana Scientific Agricultural Association."

Depuis cinq ans qu'existe cette belle corporation, elle a dépensé une somme de $75,000, rien que pour entretenir l'institution, pour l'élever au degré de perfection où elle se trouve à l'heure qu'il est. Les fonds sont venus, en partie, de la bourse des souscripteurs, jusqu'à concurrence de $50,000. Le gouvernement a fait le reste.

Cette Société a de nombreuses ressources à sa disposition; elle peut fonder une école, qui fera partie de l'Université de la Louisiane, qui y constituerait une faculté spéciale, où l'on délivrerait, également, des certificats d'études et des diplômes. Jamais entreprise n'aura été aussi utile n'aura autant contribué à grossir la richesse de l'Etat.

L'idée de l'annexer à la Station du Parc Audubon est excellente; l'école y trouverait, non seulement un corps de professeurs et d'inspecteurs de premier ordre, mais, aussi, le champ, pour y faire les expériences de culture; le laboratoire, muni de tout le matériel, de tous les appareils voulus, pour y poursuivre les études chimiques nécessaires. Ce serait, tout à la fois, grâce à son heureux voisinage, une école théorique et pratique. On y formerait de vrais planteurs sucriers, de vrais ingénieurs sucriers; et, comme l'industrie se propage, en ce moment, dans l'Union, avec une rapidité qui fait honneur à l'esprit d'initiative et d'entreprise du peuple américain, il n'est pas déraisonnable de penser que notre institution deviendrait, bientôt, un foyer central où afflueraît la jeunesse du pays, désireuse d'embrasser cette profession, honorable entre toutes.

Les moyens d'action sont extrêmement simples, et les ressources, très faciles à trouver. Il s'agit seulement d'assurer à l'institution une somme de $50,000, par an, au moyen de souscriptions, pendant les cinq premières années. Les cinq mille autres proviendraient des fonds qui sont alloués à l'Université d'Etat, en vertu du bill "Morrill Agricultural and Mechanical College." $10,000 suffiraient amplement pour les débuts.

La direction des cours serait, naturellement, confiée à trois professeurs principaux : un professeur de la culture théorique et pratique de la canne; un professeur de l'art de la mécanique, au point de vue scientifique et pratique. Il enseignerait les divers procédés d'extraction du jus, les différentes méthodes en usage pour la préparation et l'usage de la vapeur. Enfin, un professeur de chimie agricole et sucrière. Il nous semble que $10,000 peuvent assurer l'entretien de ces trois cours, en attendant que l'Ecole prenne les développements que tout homme sensé doit prévoir pour elle.

Il est probable qu'avant deux ans, l'institut, appelé à devenir une des gloires de la Louisiane, sera fréquenté par une quarantaine ou une cinquantaine d'élèves.

Le cours durant deux années, ce sont vingt à vingt-cinq gradués en diplomés qu'elle ouvrirait, tous les ans, dans nos sucreries, pour y perfectionner l'industrie; et, dans les Etats environnants, pour l'y propager et l'y faire fructifier.

Jamais, croyons-nous, idée plus pratique, plus utile, plus féconde en heureux résultats, n'a germé dans l'esprit d'un Louisianais. Il est même étonnant qu'une pareille école spéciale n'existe point parmi nous, depuis longtemps. Elle fait honneur à ses promoteurs, honneur à l'Université qui l'adopte et la prend sous sa tutelle, comme elle fera le fruits de l'Etat, dont elle va régénérer l'industrie principale.

L'ELEVAGE ET LA CULTURE DES ABEILLES EN FRANCE.—Des inspecteurs spéciaux ont été chargés, par le ministre de l'agriculture, d'encourager et d'encourager l'élevage et la culture des abeilles. Ces efforts n'ont pas été sans résultats: on est arrivé à produire en France 6 millions et demi de kilogrammes de cire. Le tout représente une valeur de 14 millions de francs.

LOUISIANE.

La Louisiana Planter and Sugar Manufacturer, Nouvelle-Orléans, du 15 novembre :

(Suite.)

—LETTRE DE LA PAROISSE ASSOMPTION :

Des journées belles et fraîches de novembre, comme celles que nous avons, à présent, sont fort appréciées de nos planteurs, qui se hâtent d'en profiter. Aussi, les travaux ont-ils été poussés avec rapidité. On a beaucoup remarqué, ici, l'éditorial du *Planter* sur la nécessité de faire rapidement la récolte. La roulaison devrait, en effet, être réduite à 4 ou 5 semaines, tout au plus. Outre l'avantage qu'il y aurait à récolter vite, et en temps voulu—ce qui augmenterait souvent la quantité du rendement— il en résulterait bien d'autres encore. Par exemple, le planteur aurait tout le temps de bien préparer ses champs et de faire plus de plant, s'il le voulait. Dans les conditions actuelles, il faut planter à la hâte, et l'on sait qu'un pareil travail laisse toujours à désirer.

—Certains planteurs qui ne perdent pas de vue l'avenir, ont soin de ne faire polariser leur sucre "open kettle" qu'à mesure qu'ils l'expédient. Les résultats de ce procédé sont fort encourageants : le sucre marque, souvent, alors, de 81 à 84 degrés—ce qui lui donne droit à une prime de 1 3/4 de cent.

Pour obtenir les deux cents entiers de prime sur le sucre, il faudrait atteindre jusqu'en avril et en mai. Il est probable que la perte de poids en omettant celle qui résulterait de l'intérêt qu'ont à payer ceux qui travaillent avec de l'argent prêté, égalerait, si elle n'excédait pas le gain fait sur chaque livre.

M. Clarence Barton a, sur 200 arpents de souches de seconde année, obtenu 375 boucauts. Madewood et Enola, qui n'ont qu'un simple moulin, prétendent avoir fait 3,000 livres à l'acre.

Little Texas, qui a un moulin à six cylindres, accuse à peu près les mêmes résultats. On prétend qu'un moulin à six cylindres, sans "vacuum pan," doit produire un sucre de qualité inférieure. Les produits de M. Barton démentent cette théorie.

Glenwood a reçu son nouveau cylindre et le moulin marche, de nouveau, avec ses six cylindres.

Le Dr A. A. Aucoin rapporte qu'il y a une très belle récolte dans le second ward. Il a lui-même vendu ses mélasses "kettle" plus de 40 cents.

D'après le rapport du capt. Lowe, planteur du 10e ward, les résultats, dans son voisinage, sont excellents. La semaine dernière, Belle Alliance a fait plus d'un million et demi ; tout a marché sans encombre, sous la direction intelligente de M. Kock.

—On fait, en ce moment, un grand usage des pompes ; c'est la sécheresse qui le veut ainsi.

Une bonne ondée ferait du bien à la canne.

—Il y a eu de nombreux accidents aux machines ; ils ont dû être réparés ; la roulaison en a été retardée.

—LETTRE DE LA PAROISSE LAFOURCHE :

Autre belle semaine, qui a permis aux planteurs de rouler, aussi rapidement que leur matériel leur en fournissait les moyens. C'est aujourd'hui mardi, et rien ne fait prévoir un retour aux pluies. Les planteurs pompent l'eau du bayou. Cette besogne leur prend, sans aucun doute, plus d'avoir à transporter leurs cannes par des chemins boueux.

Sur Leighton, le major Lagarde a fait 100 boucauts, la première semaine. Il croit tirer un rendement de 1,500 livres par acre.

M. Evariste Marouge, un des planteurs vétérans de notre paroisse, y fait le sucre et les mélasses et obtient un article tout à fait supérieur. Le sucre de Leighton, qui avait rapporté, l'an dernier, 4 1/16 cents, se vend, cette saison, 4 cents. Mais les mélasses rapporteront, cette année, 38 cents.

M. H. Tisseau a transporté les neuf arpents de cannes, provenant de Laurel Valley, à son habitation, près de la raffinerie. Il retourne son terrain pour y faire du maïs, il veut concentrer la culture de la canne sur son habitation supérieure. Il a fait un contrat avec le juge White, pour la vente de ses cannes. Il compte les lui livrer à $4 la tonne. Il a un petit appareil "open kettle"; mais il vient renoncer aux anciens procédés qui ne donnent qu'une pauvre extraction, tandis que les dépenses sont énormes.

Sur la rive opposée du bayou, M. F. Aucoin et M. Leufroid Trosclair ont fait un contrat avec Laurel Grove, pour la vente de leurs cannes à la tonne.

M. Aucoin est très satisfait du tonnage de sa petite propriété; il a planté des cannes sur un sol où l'on n'avait, auparavant, cultivé que du riz; il compte avoir un rendement de 40 tonnes à l'arpent.

—La question de fournir suffisamment de cannes pour alimenter de grands établissements centraux, n'est qu'une affaire de temps.

Notre population comprend parfaitement quels avantages il y a à tirer d'usines centrales bien outillées. Il est évident que les rendements doivent devenir abondants.

—LETTRE DE LA PAROISSE TERREBONNE :

Le temps a été, cette semaine, tout-à-fait favorable au transport des cannes ; aussi, les sucreries ont-elles très bien marché.

Il fait très chaud, trop chaud, même pour la saison où nous sommes, mais le manque d'humidité a arrêté la végétation, et les cannes ont pu mûrir plus facilement et développer, en elles, la matière saccharine. On n'a pas encore pu disposer de toutes les cannes destinées à l'usine centrale, et l'on a, généralement, l'intention de planter davantage, cette année. Comme la mise en "windrow" n'a pas toujours été faite dans d'excellentes conditions, on fera assortiment d'examiner, de temps en temps, la semence, pour savoir si les cannes ne sont pas atteintes.

Nous avons fait, la semaine dernière, une visite dans le Bas Terrebonne, jusqu'à la raffinerie. Toutes les sucreries étaient au travail, à l'exception de Rural Retreat et de Point Farm. Un accident y était arrivé, mais on compte y faire 2,000,000 de livres de sucre, cette saison. Les cannes sont fort belles, sur presque toutes les propriétés. On aura de la peine à finir la roulaison, vers le 1er janvier, à moins que le nombre de bras ne soit considérablement augmenté—ce qui ne peut se faire que sur une ou deux habitations.

—Il y a encore, dans ces parages, une petite sucrerie, à cheval; elle n'a pu, malheureusement, obtenir qu'un rendement de 50 pour cent. Il est étonnant que l'on soit encore aussi arriéré dans nos parages, dans un temps où tout se fait par le fer et l'acier, où les petites machines à vapeur peuvent obtenir, partout, un rendement aussi abondant que les grands outillages, quand on ne veut pas leur faire faire une besogne, dont elles ne sont pas capables.

Le rendement semble varier suivant les différentes habitations : ainsi, sur Crescent Farm, il excède ce qu'on avait vu jusqu'ici ; il a atteint 152 livres, avec un tonnage de 22, à 26 l'acre de souches. Crescent Farm voit pour plusieurs petites habitations du voisinage, telles que Ridgeland, Waterproof et Honduras, dont le rendement est de 126 livres à la tonne de cannes.

—LETTRE DE LA PAROISSE STE MARIE :

Temps frais et sec, le meilleur que puissent désirer nos planteurs. Il n'a pas plu dans notre paroisse, depuis trois semaines, et les chemins sont en parfait état pour le transport des cannes.

Tous les chemins conduisant à l'usine centrale, sont encombrés de charrettes transportant les produits de la terre. Il en arrive aussi, constamment, par le chemin de fer Morgan et par l'embranchement de Cypremort.

—On se fût moqué, il y a quelques années, d'un planteur de la Nouvelle-Ibérie qui aurait voulu faire rouler ses cannes, dans la paroisse Ste-Marie, à Franklin. Cela paraît tout simple, aujourd'hui. La mise en train de l'usine centrale une moyenne de 550 tonnes par jour. Il a été mis à l'épreuve, dans la nuit de mardi, et a commencé à travailler, tous les jours, pendant 12 heures. Il marche merveilleusement. Le granulateur a commencé à fonctionner, mercredi dernier, et il a fait merveille.

La raffinerie Franklin marche aussi fort bien, et M. Ferris reçoit autant de jus qu'il lui est possible d'en travailler.

—Le travail est rare, bien que chaque train, maintenant, nous amène un ou deux chargements de nègres, qui arrivent des champs de cannes.

—Sur Arlington, à M. H. B. Baker, on paie les ouvriers $1 25, par jour.

—LETTRE DE LA PAROISSE CALCASIEU :

Le temps, cette semaine, s'est montré aussi favorable que jamais, à nos fermiers, qui ont travaillé énergiquement à enlever, le plus vite possible, leurs récoltes, avant la prochaine pluie.

Malheureusement, les bras nous manquent et nous avons dû, en conséquence, subir de bien fortes pertes. Ce n'est certainement pas la faute des planteurs ; mais on est obligé de constater qu'ils n'ont pas assez de bras et pas assez d'animaux de trait.

Presque tous sont arrivés ici pauvres comme des rats d'église et tant qu'ils n'auront pas fait un nombre suffisant de bonnes récoltes, ils ne pourront se tirer d'embarras ; mais la récolte de cette année leur a été d'un grand secours ; ils auraient été obligés de travailler trois ou quatre ans, au Nord, pour gagner autant.

Beaucoup d'entr'eux se préoccupent de la question de la culture de la canne, et il est probable qu'ils vont s'y livrer.

M. Alex. Verret, de Welsh, a battu sa belle récolte de riz, et a fait 1,400 sacs de riz No 1. Il l'avait récoltée, avant la pluie ; aussi son grain n'a-t-il pas été sali. M. Verret va se trouver à l'aise, cette année.

—M. Thompson, l'agent de M. Watkins à Lac Charles, est allé, cette semaine, inspecter le grand marais, qu'il a l'intention de drainer. M. Watkins veut creuser un fossé de 9 pieds de profondeur, sur 30 de large. Il tirera de cette opération un grand bénéfice. Ces marais, une fois drainés, seront cultivés, et l'on y semera force riz; on n'aura plus à attendre deux ou trois semaines, comme maintenant, que les hautes eaux veuillent bien se retirer.

Si notre population veut faire, l'année prochaine, autant de riz que cette année, il faut qu'elle se précautionne, d'avance, pour éviter les pertes qu'elle vient de subir. Beaucoup de fermiers sont gênés pour transporter leur riz, et pour le mettre en meule. Ce travail est lent, écrasant.

Quelques fermiers préparent, en ce moment, des levées, afin de pouvoir semer de nouveaux champs de riz.

L'expérience leur a démontré que les levées doivent être construites le plus tôt possible; ils ne doivent pas attendre, pour les élever, que le riz soit semé. On fait un fermier qui avait, cette année, 700 sacs de riz, et qui n'a fait qu'une demi-récolte. Il avait commis la faute de faire ses levées après l'ensemencement; aussi a-t-il été, presque tout le temps, à court d'eau. S'il avait construit les levées de bonne heure, en hiver, il eût fait une récolte double. Ses champs eussent été plusieurs fois ouverts d'eau. Malheureusement, tout a été achevé trop tard. Les levées nouvelles n'ont pu supporter le poids de l'eau ; elles ont cédé.

Un fermier déclare qu'il ne construira ses levées que quand il y aura de l'eau dans le champ. Quand la terre est sèche, elle ne se tasse pas et ne se consolide pas assez ; il lui est alors, impossible de supporter le poids des eaux.

Toutes ces choses sont à considérer dans la question des levées.

Salsaparell e d'Ayer. Son passé de guarante du sang.

Une existence variée.

Antoine Brillon, qui comparaîssait, dernièrement, devant la 8e chambre de la Seine, peut se vanter d'avoir mené une existence variée.

Le délit dont il vient répondre est celui d'escroquerie au cautionnement. De complicité avec un nommé Trippe, pseudo commissionnaire en marchandises, avec lequel il a, depuis dix ans, partagé fraternellement une vingtaine de condamnations correctionnelles, il a fait nombre de dupes, qu'il a "soulagées d'environ 12,000 fr.

Mais là n'est pas l'intérêt du procès.

Brillon, qui est sent arrêté (Trippe est en fuite), présente un singulier système de défense. Il prétend qu'il a été hypnotisé par son associé, et qu'il n'est devenu un malhonnête homme que du jour où il l'a connu.

Le portrait qu'il trace de son persécuteur mérite d'être reproduit : "Trippe, dit-il, est un petit homme nerveux ; ses jambes sont courtes et charnues ; il n'a presque pas de cou, mais la figure ronde aux traits jolis et fins, et, en ajoutant, en sourire très gracieux qu'il utilise souvent, cela le rend fascinant et irrésistible."

Comme il avait déjà fait cette réponse lors d'une précédente poursuite devant le tribunal correctionnel de Nantes, le tribunal de la Seine a consulté, pour l'examiner, M. le docteur Garnier.

Le rapport de l'honorable médecin contient de bien curieux détails sur le passé du prévenu.

Antoine Brillon a trente-six ans. Il est le fils d'un chef de musique militaire, duquel il tient un goût marqué pour la musique et les plus grandes dispositions pour composer.

Il a présenté, paraît-il, il y a trois ans, aux Bouffes, une opérette intitulée: *Monsieur le Chevalier*, qui fut acceptée, mais, lorsqu'il s'agit de commencer les répétitions, et qu'on chercha l'auteur, on apprit qu'il était à la maison centrale de Poissy.

En 1879, Brillon tient le bâton de chef d'orchestre au théâtre du Mans; de là, il passe en cette même qualité au concert des Folies-Belleville, où il fait la connaissance de Trippe.

Mais, en remontant un peu son passé, on découvre des détails plus singuliers encore : élevé au collège de jésuites de Poitiers, il en sort en 1870, et s'engage, à seize ans, comme franc-tireur de Castelineau. Après la guerre, il reste au service, et on le retrouve pendant trois ans sous-officier dans l'infanterie de marine, au Sénégal, où il est atteint par les fièvres paludéennes. Une fois rétabli, il part pour la Nouvelle-Calédonie; là, il fait un jour un pari extraordinaire, et le tient : il entre dans l'église de Nouméa, en plein office, à cheval, et se lance au triple galop jusqu'au pied de l'autel.

Entre temps, pendant les loisirs relativement clairsemés que lui laissaient ses sorties de prison, Brillon raconte qu'il remplaça pendant plusieurs mois l'organiste de Notre-Dame-de-Cligancourt. Mais, un jour de mariage, sur le coup de midi, peu d'instants avant que ce époux fîment leur entrée dans l'église, par égarement ! L'artiste avait été reconduit à Poissy!

M. le docteur Garnier a, disions-nous, examiné le prévenu. Il déclare dans son rapport que Trippe a pu exercer sur lui une certaine influence, mais qu'il n'y a pas à s'arrêter à la thèse de l'hypnotisation dont se réclame Brillon, chez qui, conclut-il, "la volonté manque d'énergie."

A l'audience, Brillon n'ayant pas d'avocat, M. le président l'avait prié, un de ceux qui se trouvaient à la barre, de présenter sa défense, et Me Meurgé, désigné par lui, s'est acquitté, sur le champ, en termes excellents, de cette délicate mission.

Le tribunal a condamné, par défaut, Trippe, à cinq ans de prison ; Brillon, à trois ans de la même peine, et à la relégation.

LES DÉCRS DANS LA MARINE FRANÇAISE.—On a souvent signalé la lenteur avec laquelle les avis de décès de militaires ou de marins parviennent aux familles. Pour remédier autant que possible à cet inconvénient, le ministre de la marine a pris de nouvelles mesures.

Les avis télégraphiques de décès à faire transmettre aux familles par les chefs de corps, devront, désormais, quelle que soit la qualité du décédé, être adressés au maire du domicile de la famille, auquel on donnera les indications que possède l'autorité maritime et qui sera chargé de faire le nécessaire pour informer les intéressés. A cet effet, les billets d'entrée à l'hôpital devront, désormais, mentionner l'adresse de la famille ; ce n'est que dans le cas où l'on n'aurait pas ces renseignements, que l'avis de décès serait donné au commissaire de l'inscription maritime chargé, jusqu'ici, d'informer la famille.

Deux jeunes gens qui s'aimaient d'amour tendre.

Histoire racontée par M. JULES SIMON :

J'ai connu, à Lorient, il y a bien des années—tant d'années, que je n'ose pas vous le dire deux jeunes gens qui s'aimaient d'amour tendre. Leur amour n'était un secret pour personne. Ils vivaient dans un milieu si étroit et si uni qu'ils s'aimaient, pour ainsi dire, sous les yeux de leurs parents. Ils avaient vingt-cinq ans l'un et l'autre et ne demandaient pas mieux que de se marier. L'obstacle venait de l'absence de dot d'un côté et de l'insuffisance des ressources de l'autre. Peut on, en conscience, se marier quand on n'est pas sûr de pouvoir élever ses enfants ?

Louise était une maîtresse dans une école de demoiselles. C'est un emploi peu lucratif. Il était désastreux pour elle, qui, en sa qualité de nièce et de filleule de Madame, ne recevait aucun traitement. Je ne crois pas qu'elle ait jamais eu en sa vie une pièce de vingt sous à sa disposition. En revanche, elle était soignée et aimée comme la fille de la maison. Adolphe était orphelin. Il était inscrit sur les contrôles de la marine comme ouvrier de port, quoiqu'il n'acceptât pas cette qualification ; il se disait et il était réellement artiste. Il faisait partie de l'atelier de sculpture. Il touchait un salaire de 2 francs par jour, ce qui, avec la retenue et les quatre dimanches, lui constituait un revenu annuel de 600 francs. Il pouvait espérer de devenir avec le temps maître entrepreneur, ce qui aurait presque triplé sa fortune ; c'était un espoir incertain et surtout lointain. Il avait beau être sage comme une demoiselle, d'une douceur inaltérable et de manières distinguées, il n'était pas, le pauvre garçon, ce qu'on appelle un bon parti.

Il prit la résolution héroïque de s'arracher pour un temps à ses amours, de donner sa démission au risque de ce qui arriverait et d'aller étudier à Paris pour devenir un grand sculpteur. Il avait demandé à David d'Angers de le recevoir comme élève. David refusa tout net. "Dans mon métier, il faut être un grand artiste ou un meurt-de-faim, écrivit il. Il est probable que vous serez un meurt-de-faim, je ne veux pas vous aider à le devenir." Etex, au contraire, vit ses cartons, les jugea avec bienveillance et promit de le recevoir dans son atelier.

Il fit le voyage à pied, en douze jours, et avons à Etex, ce arrivant, qu'il n'avait pas un sou dans sa poche. Il lui proposa d'être en même temps son domestique et son élève. Etex, qui était bon, lui proposa deux francs par jour, très pauvrement payées. C'était du pain, très littéralement, et rien autre chose. Il vécut ainsi au pain et à l'eau pendant plusieurs mois sans en dire un mot à personne. Il faisait des progrès pendant ce temps-là et finit par devenir un artiste de quelque mérite.

La correspondance avec Louise était très active dans les commencements. Elle trop nuit de longues lettres, qui devaient être tenues secrètes. Elle était si bonne et y mettait tant de cœur ! Avec cela, elle n'était pas dépourvue d'esprit. Les lettres se firent rares la seconde année, très rares la troisième. Elle ne voulait pas se marier, disait-elle. Enfin, elle reçut de lui une dernière lettre, très affectueuse, abondante en détails sur lui-même et dont le *post scriptum* la remplit de joie. Il la priait de lui faire parvenir ses papiers: son acte de naissance, les actes de décès de ses père et mère avec ceux de ses grands-parents paternels et maternels. Elle me chargea d'aller à la mairie, au greffe ; elle était tout enivrée. Le précieux paquet parti, arriva une lettre bien tendre, et nous attendîmes longtemps, si longtemps que la pauvre Louise commença à trembler. S'il était mort ! S'il était malade ! Elle ne quittait plus l'église à ses heures de liberté. Elle se hasarda à écrire une nouvelle lettre sans avoir eu de réponse à la lettre précédente, ce qu'elle n'avait pas encore fait. Sa santé souffrit à son tour. Pour cette fois, il ne put se dispenser de répondre.

Il était marié, tout simplement. Il raconta une longue histoire, d'une femme qu'il avait vue, lui, qui tenait le petit hôtel où il logeait et qui l'avait soigné dans une maladie. Il trouvait dans cette union la tranquilité de sa vie matérielle et le moyen de se livrer libre ment à son art. Ce n'était pas un mariage brillant ni romanesque, mais c'était une solution sensée et nécessaire à une vie qui devenait impossible.

Je ne l'ai revu qu'une fois depuis. C'était au Louvre, où avaient lieu alors les expositions. Il était dans les honneurs. Il avait une médaille, et le gouvernement venait d'acheter son groupe *l'Echeur breton*. Il me fit de grandes démonstrations. Je les reçus si froidement, qu'il se retira. Il paria de nos amis de Lorient, de nos souvenirs communs. "Et Louise ? lui dit-il avec effort. Je lui répondis : "C'est son deuil que je porte. Nous l'avons perdue le mois dernier."

DESCRIPTION D'UNE MAISON OU L'ELECTRICITÉ JOUE LE PLUS GRAND ROLE.

—Un journal anglais—l'*Evening Standard*, de Londres—donne la description d'une maison appartenant à l'un des chefs de la maison Edison—maison où l'électricité joue le plus grand rôle.

Si quelqu'un s'approche de la porte d'entrée, celle-ci s'ouvre d'elle-même et se referme automatiquement. Dès que le visiteur place son pied sur les marches du perche, des sonnettes sont agitées à la cuisine et dans le cabinet du maître de la maison.

En touchant le marteau, la porte s'ouvre d'elle-même avant que le coup ait retenti ; et, pendant le dîner, une musique jouée par l'électricité charme les oreilles des convives.

Si un invité passe la nuit, au moment où il entre dans sa chambre, le lit se découvre de lui-même, et quand il éteint sa bougie, toute une bande de squelettes, de pierres tumulaires et de hiboux glissent le long des murailles, paraissant et disparaissant dans une lueur diabolique.

La maison est pourvue de nombreux arrangements basés sur l'électricité et, est très curieuse à visiter.

Mais—ajoute notre confrère anglais—il en est très peu qui voudraient l'habiter, les exhibitions de squelettes, de hiboux, etc., ne se recommandant pas, tout spécialement, aux personnes nerveuses.

Envoyez un timbre-poste de 3 cents au Dr J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., et vous recevrez la collection de ses belles cartes pour album.

ROUZAN.—Décédé à Paris, le 27 mai 1890, MME J. M. ROUZAN, née Alix Olivier. Les amis et connaissances des familles Olivier et Rouzan ainsi que ceux de ses gendres Charles de Maurian et Paul Barre, sont priés d'assister au service qui sera célébré pour le repos de son âme à la Cathédrale St Louis, le jeudi 20 novembre 1890, à 10 heures du matin. Après le service les restes seront transportés au cimetière de famille à Algier. 19nov—2f

TO-KALON! TO-KALON!

Ne buvez rien autre chose, mais buvez le pur. C'est le fameux To-Kalon de

PAUL N. VERNEUILLE,
SEUL AGENT,
19 rue Royale, coin Toulouse.
6 juil—6m

Société des Lunettiers.—Les officiers et membres de la dite Société sont priés d'assister à une réunion spéciale qui aura lieu JEUDI SOIR, 20 novembre, à 7:30 heures précises, au local habituel, à propos du cotton seed bulls. Par ordre du
PIERRE PUISSEROUR, Président.
P. CASALOT, Secrétaire. 19 nov—2f

Compagnie d'Assurance de Gênes de la Nouvelle-Orléans, No 54 rue du Camp, —Nouvelle-Orléans, 15 novembre 1890.—Une chambre synodale, entre 11 heures A. M. et 2 heures P. M. pour le présent semestre, qu'à l'assemblée générale ordinaire des actionnaires de la dite compagnie, pour l'élection de Directeurs de cette Compagnie, pour le service prochain, entre 11 heures A. M. et 2 heures P. M.
16 nov—à dater SCOTT McGEHEE, Secrétaire.

TOMBES A VENDRE
Cimetière St-Louis, rue Esplanade.
A un prix très raisonable.
S'adresser au bureau de
(Conrad Weis) 19 Esplanade.
17sept—3m A. CHEVALLIER.

Deux Mois 30 FRS
Six Mois. 16 FRANCS.

EDITION QUOTIDIENNE
Le meilleur marché, le plus répandu et le mieux informé des grands journaux européens en langue française.

PRIX D'ABONNEMENT:

Trois Mois.	Six Mois.	Douze Mois
FR. 15.	FR. 30.	FR. 60.

CONDITIONS

Toute demande d'abonnement doit être accompagnée d'un mandat sur la poste ou autre à vue sur Bruxelles. Paris ou Londres. Les abonnements commencent le 1er ou le 16 de chaque mois.

Envoi gratuit de numéros spécimens à toute personne qui en fera la demande écrite à l'Administration

17, rue des Sabins, Bruxelles.

On demande des agents.
8 sept—1f pr. la fin de

Les Martyrs

Des maux de tête cherchent en vain un soulagement jusqu'à ce qu'ils aient commencé à faire usage de la Salsaparille d'Ayer. Alors ils regrettent les années de souffrance, qu'ils auraient pu éviter, s'ils avaient essayé ce remède plus tôt. Le mal était constitutionel, non local ; et jusqu'à ce que la Salsaparille d'Ayer eût effectué son travail, comme Altératif et Epurateur de Sang, ils étaient condamnés à souffrir.

La femme de Samuel Page, 21 Austin st., Lowell, Mass., était depuis longtemps, sujette à d'horribles maux de tête, résultat de désordres de l'estomac et du foie. Une guérison radicale a été accomplie par la Salsaparille d'Ayer.

Frank Roberts, 737 Washington st., Boston, dit qu'il avait autrefois de terribles maux de tête et que jusqu'à ce qu'il prit de la Salsaparille d'Ayer, il n'avait jamais trouvé aucune médecine qui pût lui donner un

Soulagement Permanent.

"Je souffrais de maux de tête, d'indigestion, de faiblesse, et étais à peine capable de me traîner dans la maison," écrit Mme. M. E. Lewis, de 4 st., Lowell, Mass. "La Salsaparille d'Ayer a accompli un merveilleux changement dans mon cas. Je me sens maintenant aussi bien portante et aussi forte que jamais."

Jonas Garman, Esq., de Lykins, Pa., écrit: "Chaque Printemps, pendant des années, j'ai souffert d'une manière affreuse des maux de tête causés par l'impureté du sang et de la bile. Il me semblait pendant des jours et des semaines que ma tête allait se fendre. Rien ne me soulagea jusqu'à ce que je prisse de la Salsaparille d'Ayer. Cette médecine m'a guéri complètement."

Quand Mme. Geneva B. Langer, du No. 24 Bridge st., Springfield, Mass., commença à prendre de la Salsaparille d'Ayer, elle avait souffert depuis nombre d'années d'une affection grave des reins. Chaque Printemps, aussi, elle était affligée de maux de tête, de la perte d'appétit et d'indigestion. Une de ses amies la persuada de faire usage de la Salsaparille d'Ayer, laquelle lui profita merveilleusement. Sa santé est maintenant parfaite. Les Martyrs des maux de tête devraient essayer l'

Ayer's Sarsaparilla.

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., Etats Unis. Prix $1, six flacons, $5. Valent $5 le flacon.

Excellent travail. Prompte retours.

MOULIN A RIZ COLOMBIA.
NEW YORK

Les soussignés désirent appeler l'attention des planteurs et des fermiers sur le nouveau moulin, un des plus grands des Etats Unis, et parfaitement installé avec les machines les meilleures et les plus récentes pour écaler le riz, et ses produits sont égalés par peu et laissés à aucun.

Prompts retours, comptes rendus et remises de fonds faites immédiatement après qu'il a été disposé des marchandises.

Si on le désir, nous remettrons la valeur nominal des marchandises immédiatement sur réception chargement pour la ville de Nouvelle-Orléans, intérêt de 6 et 8 0/0 par an.

L'emparativement des prix plus élevés sont obtenus pour le riz au Nord.

Prest. de mentre la même—régulier—qu'à la Nouvelle Orléans, frais de vente les mêmes Consignations et correspondances sollicitées.

DAN TALMAGE'S SONS,
125 Wall street. New York.
26sept—3m—dim mer lun

New Orleans Co-Operative Banking Association.

PAUL M. SCHNEIDAU, President.
A. W. WILTZ, Vice President.
DIRECTEURS
C. H. LUCKE, L. DELCAZAL, A. F. HIMEL.
Pour informations, s'adresser au bureau, 73 rue de Chartres. 16 nov—1f

L'INDEPENDANCE
BELGE,
Edition d'Outre-Mer,
Paraissant toutes les semaines
et comprenant 10 PAGES DE TEXTE grand format.

La seule publication en langue française digne spéciale : est à tous les pays d'Outre-Mer et donnant le Résumé hebdomadaire de mouvement politique, artistique, littéraire, scientifique, industriel et commercial du monde entier

Un chapitre spécial des transactions commerciales sur toutes les places du globe, etc. —Correspondances spéciales de toutes les capitales, modes, variétés etc.—Romans inédits et toutes matières de premiers ordre contenus pernins.

A chaque numéro est joint un supplément littéraire de deux colonnes qui réunit la collaboration des nouvelistes chroniqueurs et romanciers les plus en vogue.

PRIX D'ABONNEMENT:

Six Mois.	Douze Mois
16 FRANCS.	30 FRANCS

EDITION QUOTIDIENNE
Le meilleur marché, le plus répandu et le mieux informé des grands journaux européens en langue française.

PRIX D'ABONNEMENT:

Trois Mois.	Six Mois.	Douze Mois
FR. 15.	FR. 30.	FR. 60.

CONDITIONS

Toute demande d'abonnement doit être accompagnée d'un mandat sur la poste ou autre à vue sur Bruxelles, Paris ou Londres. Les abonnements commencent le 1er ou le 16 de chaque mois.

Envoi gratuit de numéros spécimens à toute personne qui en fera la demande écrite à l'Administration

17, rue des Sabins, Bruxelles.

On demande des agents.
8 sept—1f pr. la fin de

LE FRANCO-LOUISIANAIS,
JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISSANT LE SAMEDI.

Spécialement dévoué aux intérêts des populations françaises de la Louisiane et du sud-ouest des Etats-Unis.

Abonnement : $2 50 par an.

Propriétaire-Editeur: LE CLUB DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE.
Bureau: 109 rue de Chartres, entre Conti et Saint Louis.

DATE DE FONDATION, 1805

COMPAGNIE D'ASSURANCES
— DE LA —
NOUVELLE-ORLEANS.
New Orleans Insurance Company et New Orleans.
Etablie en 1805.
BUREAUX : 3